



Où étiez-vous entre cette aube et la dernière ?

Photographies de Khalil Joreige, textes de Joana Hadjithomas

Beyrouth. Après 17 années de guerre, les bombardements se sont tus. Le pays se lance dans une vaste entreprise : la reconstruction. Une société se retrouve face à une paix partielle et douloureuse, faite d'amnésie et de renoncement. Nous avons rencontré, nous avons rêvé Sarkis, Aïda, Samer, Maher, Madame Habra, Elia et les autres. À travers leurs témoignages, nous voulons illustrer deux réalités, celle des carcasses d'immeubles aux parois criblées de balles et d'obus où ont vécu et continuent parfois de vivre des milliers de personnes et de réfugiés et celle d'une maison familiale laissée à l'abandon après la mort de sa propriétaire. Des espaces, a priori non habitables, et pourtant habités et des espaces habitables désertés. Entre ces deux réalités, des fils électriques. Une débauche de fils électriques, certains en service, d'autres qui n'alimentent plus rien depuis longtemps. Mais dans ce véritable écheveau, comment démêler ce qui est mort de ce qui est vivant, ce qui est habité de ce qui ne l'est plus ?

Beirut. After 17 years of war, bombing ended. The country began an ambitious venture : rebuilding. Society faced a painful and partial peace, made out of renouncement and amnesia. We have met, we have dreamt Sarkis, Aïda, Samer, Madame Habra, Elia and the others. Through their account, we aim to illustrate two faces of reality, the one with destroyed buildings showing front walls riddled with bullets and bombs, where thousand of people and refugees used to live and continue living in, and the other one with a family house which has been left after the owner's death. Occupied uninhabitable areas, and deserted habitable areas. Between these two sides of reality, electrical cables. A profusion of electric cables, some of them being operative, others being useless for a long time ago. But how to extricate what is dead from what is alive, what is occupied from what is not ?



Samer F., 37 ans - milicien au chômage

si t'es pas passé par là, tu n'as jamais une fois avant qu'ils reconstruisent,
tu peux pas comprendre.

c'est impossible.

2001, je vivais là, dans ces immeubles défoncés.

c'est derrière ces piliers que je me cachais pour tirer, je n'étais pas tranquille.

c'est dans le théâtre de la boule que je l'ai vue, la danseuse blanche,

belle, un bras tendu vers les étoiles.

je quittais ma position tous les soirs pour venir la regarder. et le secret finirais dangereux.

elle s'était dressée là, seule, malgré tout, malgré nous, comme un signe.

ces types qui veulent nous reconstruire, ils vont effacer notre passé, et c'est peut-être mieux.

ils vont aussi détruire le théâtre de la boule

et ma danseuse.



outn

Que faisiez-VOUS entre cette



Aida N. 40 ans, artiste exhibitionniste

La séance, c'était tous les soirs à 19 heures.
C'était à cette heure-là que j'enlevais mes bas et que les enfants du quartier
venaient regarder.
Je les éduquais, je leur donnais un peu de rêve, comme au cinéma.

ils ne manquaient jamais un rendez-vous. ~~moi non plus.~~

Je ménageais les surprises, le suspense.

J'apparaissais, disparaissais entre les trous d'obus de la façade.

aujourd'hui, la façade de l'immeuble d'en face a été restaurée.
elle est à nouveau lisse, les fenêtres bien carrées. il y a de nouvelles locataires.

J'ai dû installer des volets. chacun est rentré chez soi. écran s'est éteint. les enfants sont tristes. moi aussi.

je les oblige à trouver les pensionnés. ~~ils côtoient autour de la maison.~~

Maher, 20 ans, chauffeur, ex-réfugié

sur cette photo, je suis avec omar. on s'est retrouvé dans cet immeuble en 83.
on fuyait tous les deux nos villages.

~~l'immeuble était vide. on a habité là 11 ans.~~

on tenait le coup parce qu'on savait que la guerre, ça pouvait pas durer toujours.
on attendait que ça passe. maintenant les choses rentrent dans l'ordre.
enfin à beyrouth.

mais la paix, c'est pas ce qu'on croyait.

ils ont détruit l'immeuble. ils pouvaient pas faire autrement, il fallait s'échapper en tous cas.
mais je me retrouve encore une fois sans toit.

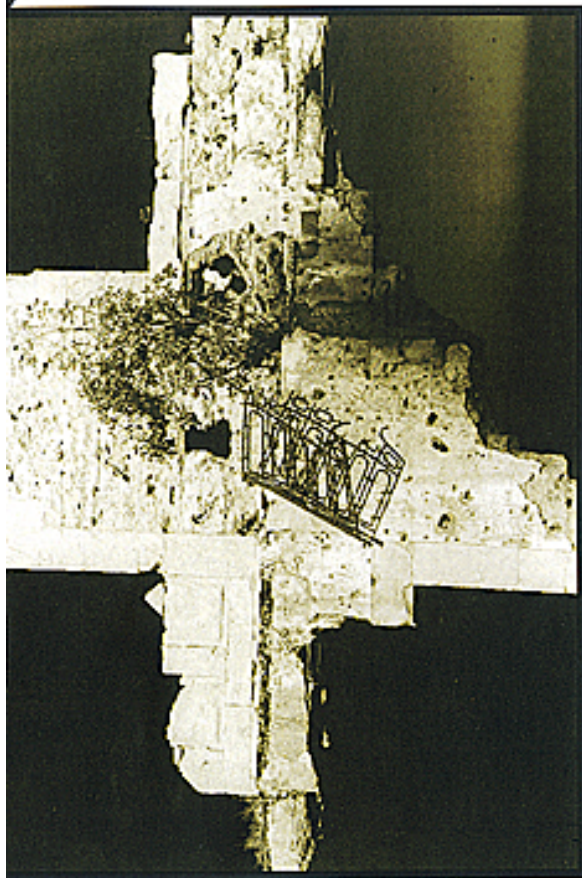
je ne sais pas où est omar maintenant, peut-être dans son village.
j'espère qu'il arrange la maison de sa famille.

moi, j'ai un boulot ici ; j'habite chez un cousin en attendant de trouver quelque chose.
j'aimerais bien me marier.



aube

et la dernière



Sarkis S., 30 ans, Importateur de céramique

Le container doit arriver demain, je l'attends.
C'est de la céramique de vulgarité.
une des meilleurs rapport qualité / prix, une merveille.
c'est de la céramique de vulgarité.

Le monde cherche une idée géniale pour faire fortune.

Et bien, moi, je crois que je l'ai trouvée. Mais je fais pas ça seulement pour l'argent.
Marsès, 17 ans de quarre, tu vas me dire que c'est pas cassé ?

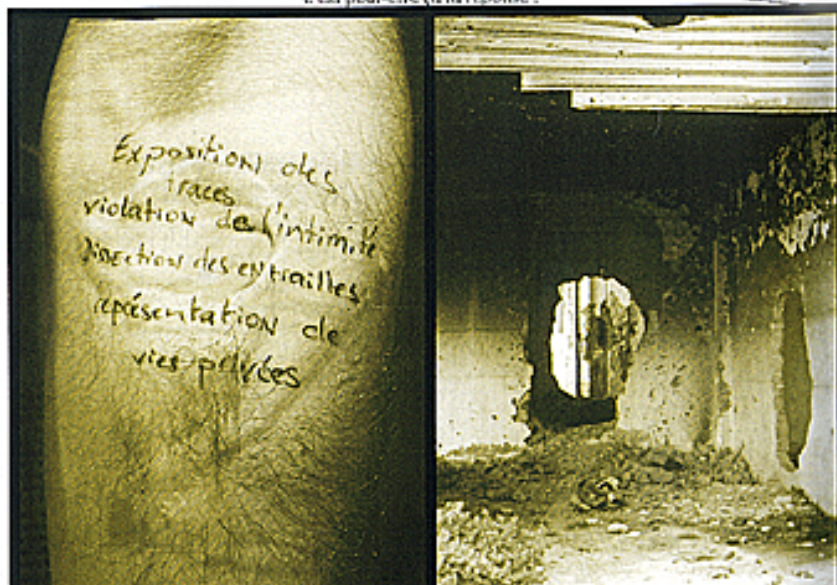
Y a des gens qui veulent pas tourner la page, qui veulent garder la mémoire. MAIS, dis-moi, la mémoire de quoi ?
Des souvenirs comme ça, merci très peu pour moi ! la reconstruction, c'est le futur, le seul espoir du pays.
Il faut qu'on se relève, qu'on pense au progrès.

Les céramiques vont servir à reboucher les trous des façades.
tu plaques, tu colles la céramique sur tout ce que tu veux, ça tient. c'est ça l'idée.

ça embellit tout. Les immeubles seront comme neufs, flambants.
on doit penser à l'image de notre ville, pour les touristes ou moins ?

Karim J., 28 ans, photographe

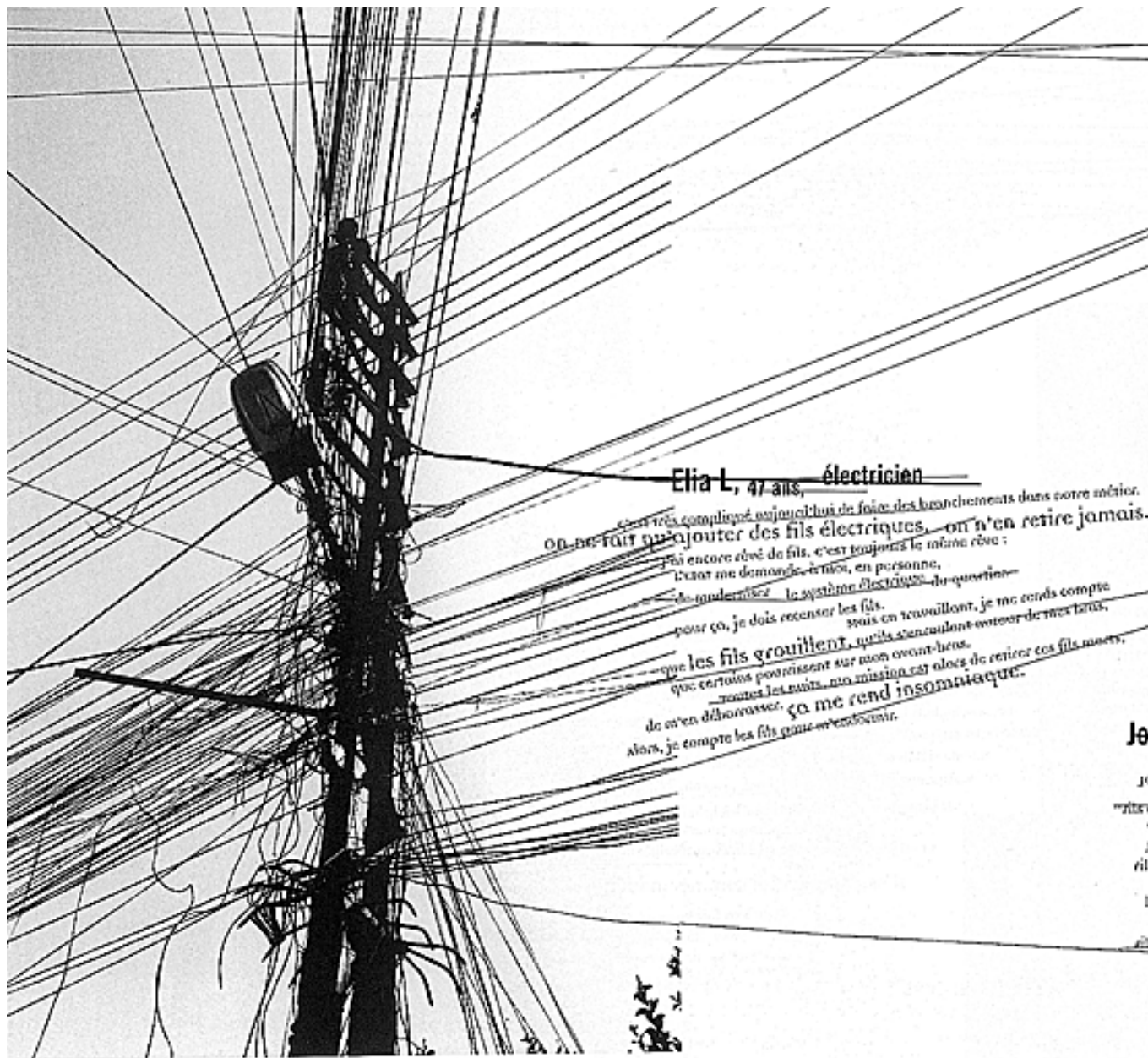
Je me demande si je n'ai pas une âme de collectionneur.
J'ai beaucoup de photos de Beyrouth, beaucoup, mais je suis arrivé trop tard.
Il n'y avait plus que le décor comme celui d'un film que les acteurs avaient déserté.
Le conflit avait laissé des traces, des indices qui m'aidaient à reconstituer l'action.
J'ai écrit des scénarios pour animer les photos, des scénarios qui racontent
des histoires humaines.
Je photographiais les immeubles comme des corps, les impacts et les trous comme des cicatrices.
J'écrivais sur les façades pour représenter le passé.
Les photos étaient comme des empreintes pour m'aider à retrouver
une communauté qui avait perdu la mémoire, puis j'ai baissé mon appareil.
A travers le viseur, je regardais, comme au microscope,
les parcelles de mon propre corps.
C'est peut-être ça la réponse ?





Mme Habra, 60 ans, veuve

rien sûr, les choses n'ont pas toujours été dans l'état où vous les voyez aujourd'hui.
quand on a emménagé avec Rafic, c'était une des plus belles maisons de Beyrouth.
un colonel français a même vécu ici pendant le mandat. Je n'ai jamais voulu partir, même après la mort de Rafic,
même pendant les bombardements les plus meurtriers. Je ne descendais pas dans l'abri, je soignais mes plantes, tranquillement.
Pobus m'a surpris alors que je dormais. Le plancher du salon a été troué ainsi que celui des voisins du premier étage.
comme si Pobus était tombé de haut et avait tout transpercé.
Les voisins ont quitté l'immeuble, moi, je ne vivais plus que dans une partie de l'appartement, ça me suffisait.
c'est bien après que j'ai remarqué les branches.
Je n'allais plus au salon depuis longtemps. Avec le trou, ce n'était pas commode.
et un jour, c'est comme si je m'étais réveillée **et il était là, l'arbre, vert, grand.**
il est venu à moi comme un invité, un nouveau compagnon.
un trou, de l'eau, un peu de terre lui avaient suffi.
Alors, vous comprenez pourquoi je ne peux pas restaurer le salon,
et puis ça fait longtemps que je ne reçois plus personne en tout cas.



Elia L., 47 ans, électricien

C'est très compliqué aujourd'hui de faire des branchements dans votre intérieur.
On ne fait qu'ajouter des fils électriques, on n'en retire jamais.

J'ai encore rêvé de fils, c'est toujours le même rêve :
l'écarter me demande-t-elle, en personne,

de rendre à **le système électrique** la question

pour ça, je dois recenser les fils.
étais en travailant, je me rends compte

que les fils grouillent, qu'ils s'écroulent autour de mes larmes,
que certains poussent sur mon cœur-bleu.

de m'en débarrasser, **ça me rend insomniaque.**
alors, je compte les fils pour m'endormir.



**Jocelyne S., étudiante en littérature
23 ans, et poète**

Je voudrais vous réciter les trois premières strophes de mon poème

"Les fils électriques"

"fils électriques,
cordon ombilical, mère nourricière, gigantesque toile d'araignée,
je me promène sur ce piège aiguisé, m'y suspend, m'y perd, m'y engage..."

fils électriques

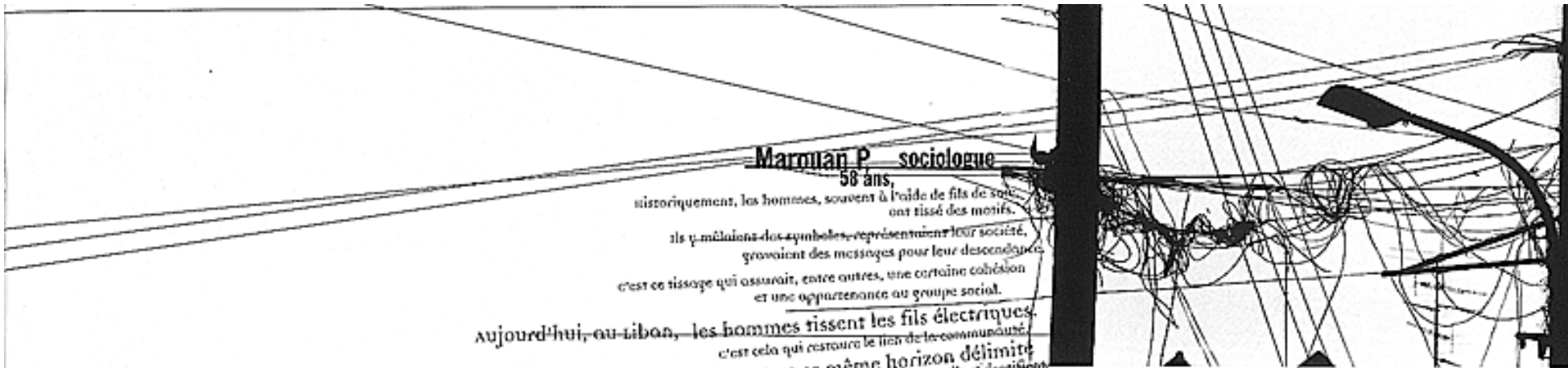
l'horizon est quadrillé, l'espace vide s'écroule entre ces galles
limites de notre territoire les visages se voilent à travers ce tissage,
vous vous êtes aveuglés et nos bandes clouées.

fils électriques

ORACLE, nous interrogeons votre savoir, vous avez vu et écouté,
vous avez recueilli tous les mots et toutes les images.

mais vous ne nous à rien dit, nous vous comptons à rebours."

voilà ! je remercie un éditeur.



Marmouan P. sociologue

58 ans

historiquement, les hommes, souvent à l'aide de fils de soie, ont tissé des motifs.

ils y mêlaient des symboles, représentaient leur société, gravaient des messages pour leur descendance.

c'est ce tissage qui assurait, entre autres, une certaine cohésion et une appartenance au groupe social.

Aujourd'hui, au Liban, les hommes tissent les fils électriques.

c'est cela qui restitue le fil de la communauté.

c'est ce même horizon délimité
- qui nous connectent et c'est à ces figures qu'ils s'identifient.



Sobhi R. urbaniste

34 ans

Le réseau humain et le réseau urbain sont liés.

Les fils électriques sont le nouvel indicateur de la démographie.

Les fils électriques sont le nouvel indicateur de la démographie.

sous calculent la croissance à travers leur usages et l'extension.

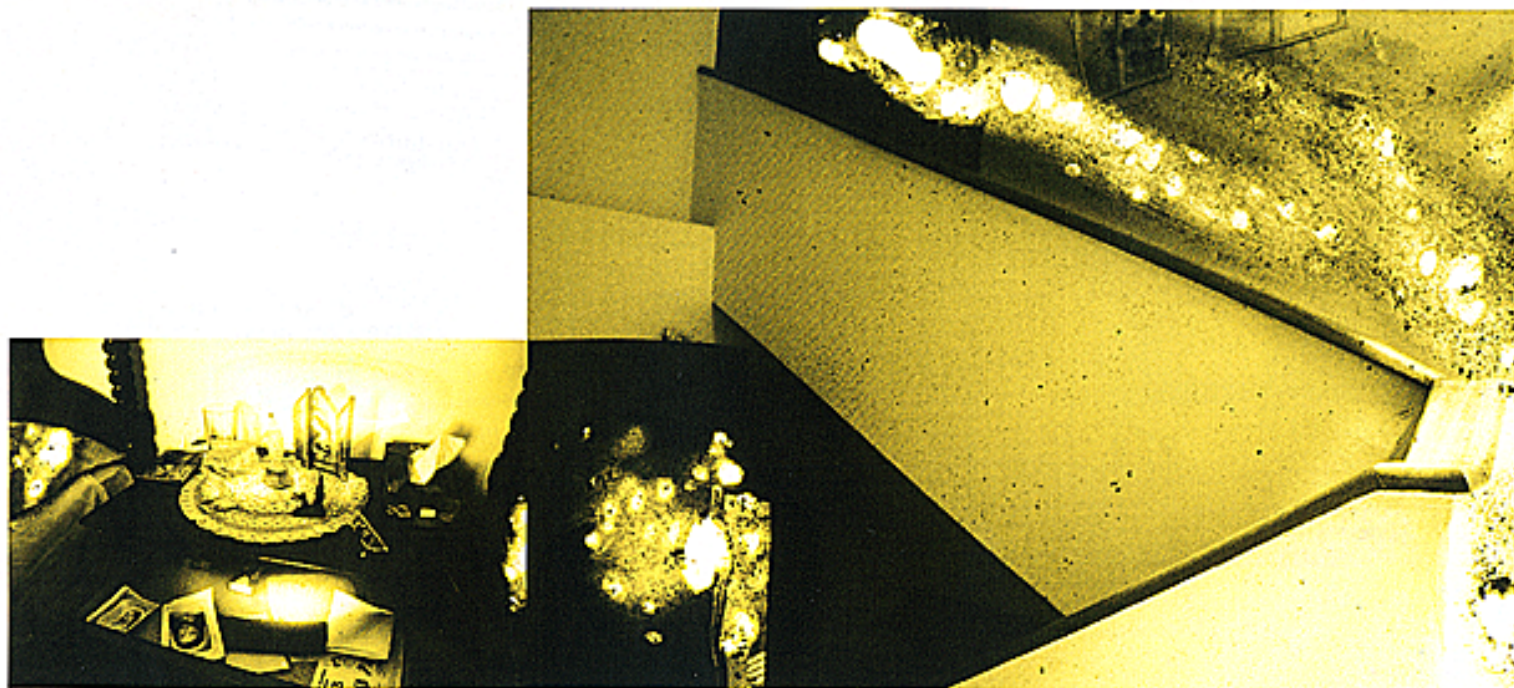
autrefois, l'expansion de la population se mesurait à la construction de nouvelles courtes.

Aujourd'hui, ce sont les fils qui nous y aident : un fil représente un homme en moyenne.

Bien sûr, tout cela sera bientôt consigné dans une installation plus moderne.

sous développons de nouveaux systèmes de mesure.

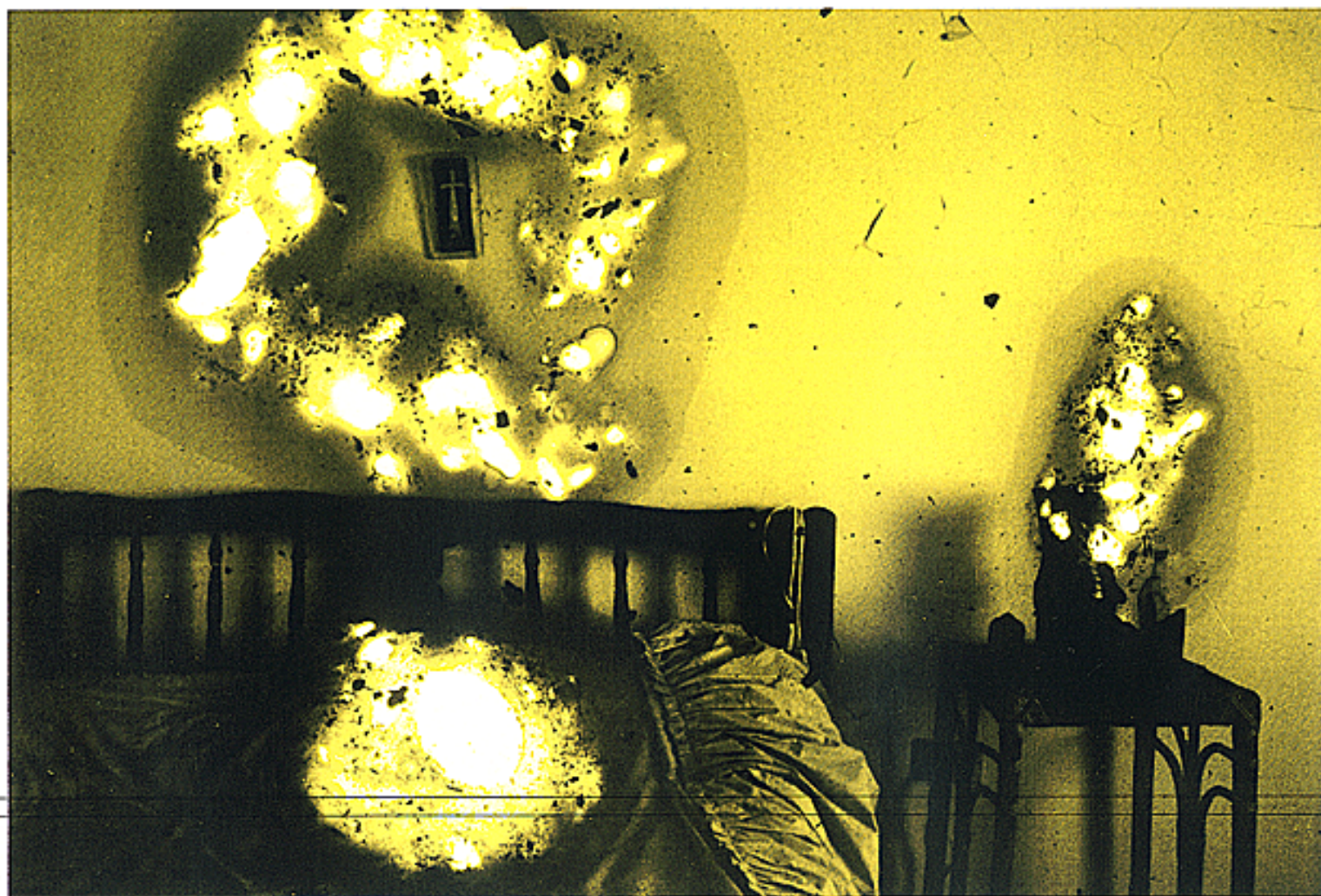
Je suis remonté dans la maison de ma grand-mère



Je suis remonté dans la maison de ma grand-mère, désormais inhabitée. C'est étrange, cet espace vide. A quel point il s'animaient quand elle était encore là ! Comme une éponge, aujourd'hui, il absorbe sa vacuité. Cette maison était le lien à ma famille, là où nous nous retrouvions tous. C'était un lieu hors du temps et de l'espace même, où tout devenait repos et rare quiétude. Ma grand-mère, que j'appelais teta était très croyante et avait des saints spécialisés. Elle les avait classés par prérogative mais aussi par puissance. Si on avait mal aux yeux, il fallait se référer à ce saint, aux dents à cet autre, en cas de peste il n'y avait que ce saint-là et pour les chagrins, toujours le même. Mais cela demeurait secret, on ne dévoile pas ses contacts.



Il est tout à fait hors de question que j'accepte de ne plus voir tété. Le soir de sa mort, je roulais en voiture pour me rendre chez mon père en sortant de l'hôpital, quand un sentiment de sérénité m'a d'un coup enveloppé, dorloté, recouvert. J'étais terriblement triste et, soudain, je souciais comme frappé de béatitude. Il me plaît à penser à la sainteté de ma grand-mère, moi, qui ne suis pas



croquant et qui me moquais toujours de ses fétiches. Je me prends à figurer ma grand-mère comme une lumière qui habiterait cette maison que je reviens hanter. Elle continue de monter les escaliers alors que ce n'est pas recommandé pour sa hanche, d'allumer des cierges dans chaque pièce, de cacher de l'argent et des bonbons dans mon armoire pour que je les découvre par hasard et elle continue de me dire "tu les as sûrement oubliés là, l'été dernier!" pour ma grand-mère, j'ai toujours été un petit prince. Aucune femme ne m'a traité (et ne me traitera jamais) avec cette inconditionnelle foi. Quel que je fasse, elle me trouvait toujours merveilleux, irréprochable. Qui me dira, aujourd'hui, que je suis mince alors que j'ai pris dix kilos, qui achètera en secret un nouveau transistor pour me couvrir si je détruis celui de mon père en le disséquant pour voir comment ça marche... si je décide de les capturer ici en photos, ma grand-mère continuera de dire et de faire toutes ces choses incroyables.

